

Préfaces

C'est un redoutable honneur que l'on me fait en me proposant d'écrire la préface de cet ouvrage : *Le destin de Narimane*.

Effectivement quel destin ! Quel destin que celui de Narimane !

J'ai été heureux que l'on me présente la petite Narimane et comblé de faire, grâce aux mots de Katia, plusieurs voyages bouleversants entre l'Algérie et la France.

Le texte est écrit en phrases courtes, percutantes, pour une histoire riche d'humanité. Les personnages sont vibrants, Narimane n'est pas épargnée une seule seconde par la vie, pourtant Narimane, reste une femme disponible, à l'exemple même de ces héros qui vivent dans l'ombre de leurs foyers.

Les drames succèdent aux drames, l'espoir s'impose à l'illusion. Manipulée par Mounir, l'homme qui dit l'aimer, Narimane va quitter sa ville et son pays pour Paris. Maladie d'Alzheimer, décès, nouvelles rencontres, retour au pays et puis l'incroyable logique de la vie, une logique qui s'impose au lecteur comme elle s'est imposée à l'auteur.

Le passé surgit, la boucle est bouclée... et c'est le destin qui mène la danse. Finalement qui, du destin ou de Narimane, va s'en sortir vainqueur ?

C'est la question que nous sommes tous en droit de nous poser : Sommes-nous maîtres de nos vies, ou nos destinées ne sont-elles que les simples et logiques aboutissements de manipulations venues des autres, des circonstances ? À lire d'un trait, sans retenue, sans hésitation.

Claude Cognard
Écrivain

J'avoue que *le destin de Narimane* décrit une réalité qui se trouve aux antipodes de celle vécue dans notre monde occidental. Des événements troublants et parfois tragiques nous amènent à réfléchir tout en créant un lien d'attachement avec les personnages auxquels on associe très vite cette vraie vie dont on entend parler mais qu'on ne connaît pas. Une leçon de courage et de ténacité qui pénètre le cœur et l'âme, une simplicité qui soulève la sympathie et une trame aux rebondissements inattendus nous emportent dans un tout autre univers où l'on ne peut que plonger, passionnément.

Avec *Le destin de Narimane*, Katia Hacène nous fait vivre un moment captivant, presque précieux, qui nous tient jusqu'à la toute dernière ligne où nous espérons, d'ailleurs, pouvoir lire son bonheur.

Carole Lussier,
écrivain,
Montréal, Québec, Canada

Au début des années 1990, Narimane vit dans un appartement coquet situé au centre d'Alger.

C'est une jeune femme plutôt mince et élancée. Ses grands yeux noirs et son nez rectiligne ornent son visage ovale, tandis que sa belle chevelure brune et ondulée fait l'admiration de tous.

Après avoir poursuivi ses études secondaires au sein d'un établissement réputé de la capitale algérienne, mais n'ayant jamais obtenu son baccalauréat, elle s'est orientée vers le secrétariat.

Fille unique, elle a toujours été la fierté de ses parents qui n'ont jamais pu avoir d'autres enfants, surtout le garçon tant désiré. À trente-cinq ans, elle vient d'épouser Rachid Hafdi à peine plus âgé qu'elle, homme de tempérament plutôt posé, réservé et introverti, au physique banal, fidèle à sa petite moustache brune, technicien au sein d'une importante entreprise en bâtiment. Tous deux forment un couple souvent envié, ce qui inquiète *khalti*¹ Dahbia, grande tante de Rachid, très superstitieuse qui met ses neveux souvent en garde contre le mauvais œil auquel elle croit fermement :

— *Belekou l'ain !*²... leur répète-t-elle souvent. Les regards sont trop braqués sur vous. Pour chasser le mauvais œil, il faut jeter régulièrement une poignée de sel dans l'évier ou dehors après l'avoir tournée sept fois autour de vos têtes. Puis, s'adressant à Narimane :

1. Tante du côté maternel.

2. Méfiez-vous du mauvais œil !

— Quant à toi, ma fille, tu ne ferais pas mal d'aller voir un marabout et de porter une *khamsa*¹

Chacun de ces conseils provoque des éclats de rires :

— Ne fait surtout pas attention à ce que dit ma tante, dit Rachid à sa femme. Elle a toujours été ainsi et ce n'est pas à son âge qu'elle changera.

Afin de pouvoir subvenir aux besoins du foyer, Rachid connaît des journées de labeur chargées et parfois très difficiles. Femme moderne au foyer, Narimane cultive son désir de devenir mère, ce qui provoque souvent la discorde au sein du couple :

— Bien sûr, plus tard nous aurons des enfants, lui promet son mari, seulement rien ne presse ; tu sais très bien que nous ne sommes pas encore suffisamment aisés pour pouvoir nous occuper convenablement d'un enfant. Actuellement, nous pouvons tout juste faire face au coût élevé de la vie.

Elle proteste énergiquement. Elle désire avoir rapidement un bébé, d'autant plus que ses parents sont prêts à aider le couple. Mais Rachid s'y oppose :

— Ce n'est pas à tes parents à élever nos enfants, c'est à nous d'assumer et pour le moment, nous n'en avons pas les moyens, à moins que tu veuilles faire comme les voisins qui passent leur temps à procréer à « tout vent » alors que notre pays ne parvient pas à contrôler cette démographie galopante. Ne vois-tu pas tous ces gosses dans la rue, livrés à eux-mêmes ?

— Mais je ne vais tout de même pas avoir un enfant à quarante ans !... hurle-t-elle. D'ailleurs, je ne suis pas la seule à penser cela. Ta mère me le répète suffisamment. Elle aimerait que nous ayons une descendance et c'est tout à fait

1. Main de Fatma.

normal ! Déjà, pour te marier, tu as voulu attendre d'avoir un logement et maintenant pour être père tu veux encore attendre. Attendre... attendre... attendre... mais en attendant, c'est le cas de le dire, le temps passe et lui ne nous attend pas.

— Dans quelques temps, les affaires devraient s'arranger ; je serai promu et nous en reparlerons. En attendant, s'il te plaît, ne te laisse influencer ni par ma mère ni par d'autres. Si tu écoutes ma mère, tu ne t'en sortiras plus. Pour l'instant elle veut qu'on ait un enfant et tu verras que si on a une fille, elle voudra qu'on ait un garçon et quand on aura le garçon, elle nous demandera d'en avoir un autre et ainsi de suite. Ma mère est très gentille mais elle est comme ça.

— Si tu m'avais laissée continuer à travailler, nous ne serions pas là à compter nos sous. Je ne vois pas où était le problème puisqu'une voiture du personnel passait me prendre et me ramenait chaque jour.

— Ton lieu de travail se situait trop loin, réplique-t-il sérieusement agacé. Avec le climat d'insécurité actuel, il n'était pas question que je te laisse aller sur les routes avec qui que ce soit et encore moins dans des véhicules d'entreprises qui sont des cibles d'attentats.

Les jours passent et Rachid demeure réfractaire à la paternité. Narimane en souffre énormément. Elle souffre d'autant plus que son pays traverse une période de crise et qu'elle se retrouve souvent seule chez elle à broyer du noir, au lieu de pouvoir au moins élever un enfant. Son besoin de devenir mère se fait encore plus ressentir durant certaines périodes telles que celle de l'*Aid El Fitr* qui marque la fin du mois de Ramadan. En ce jour de fête, les cris de joie des enfants du quartier se font entendre. Certains d'entre eux viennent

sonner à la porte et tendent leurs petites mains pour recevoir quelques pièces de monnaie en échange d'un *Saba Aidek* ¹.

Un matin, Rachid sort comme d'habitude assez tôt pour se rendre à son lieu de travail.

Ce même jour, Narimane est invitée au mariage de son amie Zohra. Elle n'a pas trop envie d'y aller mais elle doit faire honneur à l'invitation.

Son père, Si ² Mustapha, retraité, l'accompagnera et Rachid ira la chercher le soir mais pas trop tard : en raison des événements, un couvre feu a été instauré et fixé à vingt-trois heures et de toute façon, il est préférable de ne pas trop s'attarder le soir dans les rues.

Après avoir été chez la coiffeuse et avoir mis une jolie toilette et quelques bijoux, Narimane est enfin prête pour se rendre à la fête. Son père vient la chercher à l'heure prévue.

Il est environ quinze heures lorsque le véhicule entre dans Belcourt devenu l'un des quartiers les plus peuplés d'Alger, peut-être après ceux de la Casbah et de Bab El Oued. Des enfants du *homa* ³ s'adonnent à des galipettes et à des glissades le long des rampes d'escaliers ; d'autres tentent de provoquer certains habitants ou commerçants au rythme de jets de pierres brisant de temps à autre quelques vitres d'appartements ou vitrines de magasins.

Un peu plus loin, un groupe de *hittistes* ⁴ joue au football. L'un d'eux a failli se faire écraser en courant chercher le ballon au beau milieu de la rue. Les trottoirs sont noirs de monde

1. Bonne fête de l'Aid.

2. Abréviation de Sidi, marque de respect et de considération ; équivalent à Monsieur.

3. Quartier.

4. Appellation péjorative des jeunes chômeurs.

tandis que des marchands ambulants s'égosillent pour vendre leurs denrées transportées à dos d'âne ou dans une charrette.

Prise dans un embouteillage monstre, Narimane commence à transpirer dans sa jolie robe car la chaleur du mois de juin se fait déjà lourdement sentir. La voiture arrive enfin devant l'immeuble. Narimane descend. Au bas du bâtiment, le son d'une derbouka et celui de *yonyous*¹ retentissent. De nombreuses voitures garées pêle-mêle gênent la circulation. Les convives tentent avec peine de se frayer un passage. L'ascenseur est en panne comme dans la plupart des immeubles algérois.

Au milieu d'un groupe de femmes, Narimane grimpe les escaliers aussi délabrés que les murs usés par le temps, avec pour compagnie, une odeur nauséabonde qui se dégage des poubelles et de quelques déchets qui traînaient par terre. Au niveau de l'entresol séparant les deux premiers étages, une dame perd l'équilibre en glissant sur une flaque de limonade. Elle se rattrape de justesse. Enfin, au dernier étage, les portes de deux appartements qui se font face sont grand ouvertes.

Narimane pénètre avec d'autres invitées dans celui de droite envahi par des femmes entassées les unes sur les autres, la plupart assises sur des matelas, des peaux de moutons ou à même le sol. Des cousines de Zohra l'accueillent chaleureusement. Narimane leur remet un paquet contenant un service à café qu'elle a choisi comme cadeau pour la mariée, puis parvient, tant bien que mal, à prendre place dans un coin sur une petite chaise qu'on lui apporte avec courtoisie.

Zoubida, l'une des sœurs de la mariée, continue de faire admirer le *tbak*²: des coupons de tissus chatoyants, des parfums, une jolie paire de chaussures or, les dragées et autre, ainsi que le henné, cette fameuse poudre qu'on transforme

1. Cris stridents et joyeux poussés par les femmes lors de cérémonies.

2. Grande corbeille en osier contenant les présents offerts par le marié.

avec un peu d'eau tiède en pâte porte-bonheur qui rougit les mains, indispensable lors des fêtes religieuses et des mariages lors desquels on lui consacre une soirée spéciale. Généralement, la tradition veut qu'une personne de la famille du marié étale la pâte de henné sur la paume de chacun des futurs époux, au rythme d'une chanson de circonstance. Puis, le reste de cette pâte est appliquée à l'intérieur des mains de toutes les jeunes filles présentes, en signe de bon présage.

Soudain, Zohra apparaît, le visage transformé par le maquillage et surmonté d'un chignon volumineux. Elle avance à pas lents dans une jolie toilette traditionnelle, escortée par deux jeunes femmes qui l'installent à la place d'honneur. Lorsqu'elle aperçoit Narimane, elle lui fait un petit signe de la tête pour lui souhaiter la bienvenue. La cérémonie bat son plein. On chante et on danse. On sert des sodas, du café, du thé, plusieurs sortes de pâtisseries : des *baklawas*¹, des *makrouts*², des *tchareks*³ et bien d'autres encore.

Zohra poursuit sa *sdéra*⁴. Lors de la *sdéra*, on retrouve en général la haute couture du terroir, imprégnée de ses modèles riches et variés tels que des *bedrouns* ou *serouals*⁵, des *djebas*⁶ de toutes les régions aux couleurs variées ou encore des ensembles aux empiècements perlés. Elle en est à sa quatrième toilette, une somptueuse gandoura en velours entièrement brodée au fil d'or, très luxueuse.

1. Gâteaux arrosés d'un sirop de miel conçu avec de la pâte feuilletée et des amandes.

2. Pâtisseries à base de semoule, fourrées d'une pâte d'amande ou d'une pâte de datte, imbibées de miel.

3. Cornes de gazelle.

4. Rôle de mannequin traditionnellement attribué à une mariée qui se change à plusieurs reprises.

5. Pantalons très amples.

6. Robes traditionnelles.

Ensuite, c'est au tour de la jolie robe kabyle très colorée et parée de bijoux d'argent, incrustés d'émaux et de coraux. Il paraît qu'elle doit encore se changer plusieurs fois avant de porter sa robe blanche mais pour Narimane, il est temps de quitter les lieux car Rachid doit déjà l'attendre en bas. Elle se lève et se fraye un chemin dans la foule pour aller féliciter son amie et lui souhaiter beaucoup de bonheur. Le lendemain après-midi, un cortège viendra chercher *Laroussa*¹ avec *zornadjia*² et se dirigera vers une grande salle des fêtes où la famille du marié donnera une belle cérémonie animée par *m'smâ*³, puis Zohra intègrera sa nouvelle demeure.

À la sortie, Narimane est surprise par l'obscurité. La minuterie de l'immeuble ne fonctionne pas. Une parente de la mariée propose de l'escorter jusqu'en bas à l'aide d'une bougie mais elle refuse de déranger quiconque. Elle n'a pas pensé à se munir d'une pile électrique. Elle descend très prudemment les escaliers et en guise de clarté, elle se contente d'une lueur qui, à chaque étage, filtre à travers les pas de portes. Dehors, elle aperçoit son époux au volant de sa voiture stationnée de travers. Elle se dépêche de monter dans le véhicule qui démarre.

— L'après-midi s'est bien passé ?... questionne Rachid.

— Oui, répond-elle, il y avait de l'ambiance. Voilà une mariée de plus. Mais elle, je suis persuadée qu'elle aura de suite un enfant.

Rachid feint de ne pas entendre cette dernière remarque.

1. La mariée.

2. Fanfare masculine qui accompagne les cortèges nuptiaux.

3. Orchestre traditionnel féminin.

Quelques jours plus tard, en début de soirée, Narimane finit de poser les couverts pour le dîner et attend, comme d'habitude, son mari. Lorsqu'à vingt heures, celui-ci n'est toujours pas rentré, elle commence à s'inquiéter :

— Peut-être a-t-il été retenu au travail, pense-t-elle, mais il a l'habitude de me prévenir en cas de retard important.

Les heures s'écourent mais toujours pas de Rachid. La jeune femme s'affole. Elle se renseigne un peu partout, mais nul ne l'a vu. Elle est désormais certaine que quelque chose est arrivé à son mari. Elle se décide à alerter la police qui prend note et promet de faire pour le mieux bien que ce genre de déclarations ne se compte plus au niveau des commissariats. Un peu plus tard, ses parents, Si Mustapha et La¹ Akila arrivent pour la soutenir.

La nuit est longue et angoissante. Rachid ne donne aucun signe de vie. À l'aube, la prière du muezzin se fait entendre dans les mosquées. Soudain, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. À moitié assoupis, tous trois sursautent. Ils n'ont pas dormi et sont épuisés.

— Ce sont peut-être des nouvelles de Rachid, dit Narimane.

De ses bras, Si Mustapha fait barrage aux deux femmes qui se lèvent :

1. Abréviation de Lala, marque de respect.

— Restez là, leur dit-il, je vais voir qui c'est.

En regardant à travers le judas, il aperçoit deux policiers.

— C'est la police, annonce-t-il en ouvrant la porte. Les deux hommes en uniforme demandent à parler à Narimane. Si Mustapha fait signe à sa fille d'approcher. Narimane arrive en tremblant de tout son corps car elle appréhende une très mauvaise nouvelle.

— Bonjour Madame, dit l'un des deux policiers, c'est bien vous qui avez signalé hier soir la disparition de votre mari ?

— En effet, répond la jeune femme d'une voix éteinte, il n'est pas rentré de la nuit et ce n'est pas normal. Il a dû lui arriver quelque chose.

Elle subit un interrogatoire pour le besoin de l'enquête qui débutera le jour suivant si Rachid ne réapparaît pas. Puis, les deux policiers se retirent, laissant la famille à sa tourmente.

Les semaines suivantes sont bien sombres pour Narimane. La nouvelle de la disparition de Rachid s'est vite répandue dans la ville et à chacun de parler discrètement ou de donner son avis sur la question. En outre, la jeune femme regrette son attitude envers son époux et s'en veut de l'avoir souvent irrité avec son idée fixe d'enfanter. Sa mère tente de la consoler :

— Il est normal de vouloir des enfants. Tu n'as rien à te reprocher. Dieu est grand, ma fille. Il faut croire à des jours meilleurs. Tu sais, en attendant, le mieux serait que tu viennes t'installer chez nous. Ton père et moi ne pouvons pas rester ici plus longtemps et il n'est pas pensable de te laisser seule.

L'idée de quitter son domicile ne réjouit guère Narimane mais, n'ayant pas d'autre choix, elle s'y résigne. Si Mustapha sorti pour faire quelques courses est de retour. Elle se munit de ses objets les plus précieux et tout est prêt pour le départ.

Au fil des mois, Rachid reste introuvable. Pour l'instant, l'affaire a été classée sans suite. Dépassés par les événements dans une atmosphère d'insécurité, les responsables de la police nationale espèrent, néanmoins, en savoir plus, un jour, sur les circonstances de cette mystérieuse disparition. Mais pour le moment, l'enquête demeure très obscure car il faut dire que les disparitions se comptent par milliers.

Entourée de ses parents, Narimane reprend peu à peu le dessus.

— Ma fille, lui dit un jour son père, essaie de ne pas trop penser à tout cela. Il faut te changer un peu les idées. Tu sais, tu es encore jeune et la vie doit, malgré tout, continuer.

— Oui, approuve-t-elle, mais ce n'est pas facile ; tout de même, où peut-il bien être ?

— On finira bien par le savoir, répond Si Mustapha sans grande conviction.

Un après-midi, alors que La Akila prépare le repas du soir, Narimane, amaigrie, essaie quelques toilettes de sa garde-robe, dans une pièce voisine.

— Cette jupe me va désormais trop large, murmure-t-elle. Je crois que les soucis m'ont fait perdre quelques kilos. Je ne sais pas ce que je porterai cet hiver.

À peine a-t-elle fini de faire cette remarque que la sonnerie du téléphone retentit. Sachant sa mère occupée, Narimane décroche, écoute, blêmit et bafouille. La Akila la rejoint :